

Dans le précédent numéro de *L'Echo des colonnes*, Jean-Alain LE ROY nous a raconté son année 1968 partagée entre les "événements" vus du lycée Chateaubriand de l'avenue Janvier et la découverte à l'automne du lycée Chateaubriand du boulevard de Vitré. Il terminait par un appel à suivre son exemple, appel réitéré sur notre site [www.amelycor.fr] dont il est le webmestre. Il a depuis eu quelques contacts qui devraient conduire à la rédaction de témoignages.

Nous avons toutefois pris le parti de publier sans attendre le "ressenti" d'Hervé MARTIN face aux événements du printemps 1968, texte qui attendait son heure dans nos archives.

68 au Lycée Chateaubriand¹

Le mouvement de 68 m'est tombé dessus un lundi matin, début mai. Un collègue prof de philo, de retour de Paris où il avait passé le week-end, m'interpelle en ces termes, en tant que trésorier du SGEN : « Qu'est-ce que vous attendez pour vous bouger au SGEN ? Vous dormez ou quoi ? A Paris, tout le monde est en grève, les usines, les facs, les lycées. Réunissez la section syndicale et rejoignez le mouvement ».



Etudiants et quelques lycéens le 7 mai 1968 à Rennes
à la veille de la grève interprofessionnelle organisée pour le 8 mai dans l'Ouest

Les grèves, j'en avais entendu parler, mais à leur place habituelle, dans les usines. C'était un genre de sport que je n'avais jamais pratiqué ! En tant qu'adhérent du PSU, je me sentais concerné par le mouvement social dans son ensemble et j'espérais que cette vague de fond allait parvenir à déboulonner le grand Charles, pour lequel je n'avais pas de sympathie particulière. Mais que venait faire le lycée là-dedans ? Jeune prof d'histoire-géo, pas malheureux de mon sort, je ne voyais pas ce que j'allais pouvoir revendiquer. Astreint à 15 heures de cours par semaine, 14 en réalité puisque je bénéficiais d'une « première chaire » (un privilège digne de l'ancien régime !), je m'estimais favorisé et c'est de cette position enviable que j'épousais la cause du peuple.

S'il m'avait fallu désigner des ennemis de classe (mais nous n'étions pas en Chine !), j'aurais dit : « les profs de prépa, ces mandarins qui nous toisent dans la salle des profs, à l'exception de deux d'entre eux, très lancés dans le mouvement ». Quant aux mandarins de la Sorbonne, dont j'avais été l'élève, je les trouvais brillants, en particulier les historiens médiévistes, et proches de leurs étudiants. Les géographes étaient

passionnants (Pierre Georges, commissaire au plan, et Birot, un géomorphologue de haute volée, dont la démarche était structuraliste avant la lettre). Je ne voyais pas de reproches rétrospectifs à formuler à leur rencontre et je trouvais que les étudiants étaient passablement gonflés de s'en prendre à de tels puits de science. Je ne me répandais pas non plus en récriminations contre le proviseur et le censeur du lycée Chateaubriand, avec lesquels j'étais en bons termes. Je n'imaginais même pas que les profs puissent demander de participer à l'administration de l'établissement. Les conseils de classe suffisaient à mon bonheur ! Quel ennui !

Quant à une entrée des potaches dans le mouvement, je n'y pensais même pas. Rares étaient les membres du PSU rennais qui estimaient devoir faire appel aux lycéens pour grossir les rangs des manifestants. Ceux qui s'y risquaient passaient pour des gauchistes pro-chinois et, disons-le, pour des irresponsables. La révolution, c'était l'affaire des travailleurs et des étudiants, mais point des potaches. « Victor ou les enfants au pouvoir »², c'était une pièce de théâtre, montée avec succès l'année précédente au lycée, mais ce n'était, à mes yeux, ni un programme politique ni un slogan de manif.

Pour moi, l'essentiel se passait en dehors du lycée, dont les problèmes me paraissaient bien mesquins au regard des événements parisiens et des agitations rennaises : des manifs quotidiennes ou presque, qui commençaient par un meeting au Champ de Mars et se poursuivaient par un défilé sur les quais, drapeaux rouges en tête, en chantant l'Internationale. Il faisait un temps magnifique, on se croyait en été, on était délivrés de toute contrainte, dont celle d'aller faire la classe avenue Janvier.

Les profs contestataires de Rennes se retrouvèrent un soir dans un amphi place Hoche. Je me souviens que les collègues du PCF veillaient au grain et cherchaient à canaliser les revendications, au point de se faire houspiller par les « gauchistes » qui leur criaient « à Moscou ! ». On se mit néanmoins d'accord sur un manifeste, dit des 132 ou des 123, je ne sais plus, par lequel nous soutenions le mouvement étudiant et ouvrier. C'était le serment du Jeu de Paume des intellectuels rennais, que prêta un gaulliste égaré dans cette assemblée. Un mois plus tard, il était candidat à la députation sous l'étiquette RPR !

Certains collègues recueillaient les doléances des lycéens et les aidaient à formuler leurs revendications. Je ne m'en souciais guère, peut-être parce que j'étais un prof du genre psycho-rigide, formé au Collège de Lesneven, où on allait en classe

pour travailler et rien d'autre. Je me souciais avant tout de ce qui se passait à l'extérieur, les grèves ouvrières, les manifs du Quartier latin, les affrontements des étudiants parisiens avec les flics. Je n'étais sans doute pas très assidu aux réunions du SGEN, puisque Pierre Campion et René Carsin sont venus me relancer un jour chez moi. Il est vrai que j'avais des circonstances atténuantes : il fallait distribuer des tracts pour le PSU, faire du porte-à-porte, tenir des réunions à la campagne dans la perspective des élections législatives. On réservait la salle, on collait des affiches et, le plus souvent, il n'y avait personne. Je me souviens d'un soir à Vignoc où aucun habitant ne s'était déplacé ! La France profonde se préparait à voter massivement à droite. Dans une réunion à Liffré, le candidat RPR précité terrorisait les bonnes gens en leur racontant des histoires de gauchistes voleurs de poules à la campagne ; ça marchait très fort.

Que pensaient du mouvement de mai la majorité des collègues du lycée ? Je l'ignore et je ne m'en souciais guère à l'époque. J'avais seulement le contact avec des syndiqués et des gens engagés dans le mouvement. Quant à l'avis du proviseur, un homme d'ordre, je ne le connaissais pas non plus. Il ne m'a jamais fait reproche de faire grève et de désertier mes classes, il m'a simplement laissé entendre que, dans le grand chamboulement de mai, j'avais renoncé à une excursion dans le Finistère, prévue pour juin, et que certains élèves le regrettaient. Nous avons dû parler des revendications des lycéens, puisque je lui ai dit que certains d'entre eux avaient l'esprit pénétrant. « Vous ne croyez pas si bien dire, m'a-t-il répliqué. L'autre jour, ils ont enfoncé la porte des cuisines pour y dérober des bouteilles de cidre ! ».

Quand la vague contestataire a reflué, quand les rangs des manifestants se sont éclaircis, il a bien fallu se résigner à mettre fin à la grève, après un dernier baroud d'honneur. Je n'en étais pas accablé, je le confesse, dans la mesure où les accords de Matignon comportaient quelques avancées, salariales et autres, dont les travailleurs n'étaient pas trop mécontents. A défaut de grand soir, 10 % d'augmentation c'est toujours bon à prendre ! Au moins deux collègues syndiqués ne se remettaient pas de devoir arrêter la grève. L'un d'entre eux était carrément furieux, l'autre était accablé et me dit d'un ton plaintif : « Tu es jeune, toi Martin, tu reverras d'autres mouvements de ce type ». Prophétie démentie par la suite des événements, exception faite de ce mai rampant que nous avons connu jusqu'en 1975.

Ce qui m'accabla, ce fut d'entendre dire ensuite par nos gouvernants, confortés par les élections de juin, que nous avions demandé de participer à l'administration des lycées et des universités. Cette éventualité ne m'avait jamais traversé l'esprit, je le confesse. J'ai eu le sentiment que ce diable d'Edgar Faure, le plus intelligent de nos hommes politiques à l'époque, nous avait donné un os à ronger. Un os qui allait manger notre temps de travail !

Somme toute, « mon 68 » a été assez peu lycéen. Cependant, 68 m'a rattrapé de deux façons : les universités ont recruté en masse des assistants pour encadrer les étudiants, ce qui m'a valu de me retrouver à Rennes 2 (à l'époque Haute-Bretagne), où les étudiants gauchistes du PSU, cornaqués par des philosophes réputés, ne nous ont fait aucun cadeau, c'est le moins qu'on puisse dire !

Hervé MARTIN

¹ Le lycée de l'avenue Janvier ne perdra que 6 mois plus tard le nom de Chateaubriand qu'on lui avait donné en 1961.

² "Victor ou les enfants au pouvoir", pièce de Roger VITRAC (1899-1952), créée par Antonin ARTAUD en 1928.